

Grand entretien

David Murgia, colporteur de récits humains

L'acteur et metteur en scène David Murgia, qui a vu ses spectacles déprogrammés, reste mû par la nécessité vitale de changer de paradigme.

Entretien Marie-Anne Georges

David Murgia bouillonne. "Il faut que j'apprenne à parler calmement, parce que ça me défonce de m'énerver comme cela." L'acteur et metteur en scène, dont deux spectacles auraient dû se retrouver à l'affiche de la saison théâtrale 2020-2021, voit donc son travail artistique ralentir. L'engagement chevillé au corps, il reste au front. Celui des actions qui se tiennent un peu partout dans le pays, pour réclamer une authentique considération pour la culture.

Dans quelques jours, cela fera un an que la crise sanitaire débutait. Comment avez-vous vécu l'annonce du confinement ?

À ce moment-là, je suis en tournage en Camargue avec Tony Gatlif. Un film entamé à la mi-janvier, qu'on préparait depuis plusieurs années. Le 16 mars (jour de mon anniversaire, *sourire*), le président français Emmanuel Macron prend la parole à la télévision. Notre tournage est interrompu. Je rentre chez moi en empruntant des autoroutes désertes. Les idées se bousculent dans ma tête. On doit vraiment tout mettre à l'arrêt, on s'enferme, il fait beau dehors et un grand silence régnait.

À la maison, on écoute la situation. On s'arrête, on tend l'oreille. Et les sens. Et progressivement on devient perméable à toutes ces questions majeures que le virus nous pose. Et ce monde d'après, c'est quoi, à part celui d'avant mais en pire? Avec le Raoul Collectif, on s'est arrêté, dans un mouvement de solidarité. Le temps s'est mis à ralentir. Au début, c'était plutôt agréable.

Comment s'annonçait 2020? Quels étaient vos projets? 2020 devait être une année très chargée! Il y avait ce film à terminer avant la fin de l'hiver. La création d'*Une cérémonie* au printemps avec le Raoul Collectif au Théâtre national à Bruxelles et puis *Pueblo*, à l'automne avec Ascanio Celestini, programmé, lui, en ouverture de saison. Finalement, on a quand même réussi à profiter de l'été pour créer les deux spectacles en se disant: Tenons-nous prêts. Cela va être compliqué. Préparons-nous cet été, tant que le virus se cache un peu pendant l'été. Et ensuite, apprenons-nous à sortir nos spectacles, dès que cela sera possible.

Et de déconfinement en reconfinement...

Observant que la culture ne figurait nulle part dans la hiérarchie des priorités, ce sont toutes nos représentations qui ont été annulées. Sur le long terme, cela fait un an quand même, c'est tout à fait inacceptable d'avoir relégué notre ambition pour la culture. Le secteur culturel a fait preuve d'une grande patience, mais il n'est pas idiot: il sait qu'au-delà des mesures sanitaires, il s'agit avant tout de choix politiques. Les décisions politiques favorisent certains flux et ceux liés au

lien social ne se retrouvent pas dans les tableaux Excel de McKinsey.

Quel rôle pour la culture en temps de crise?

Derrière la crise sanitaire s'annonce une crise économique et sociale dont nous n'envisageons pas encore l'ampleur. Arriveront les récits d'en haut et l'inévitable austérité. Le rôle de la culture est aussi d'exercer un travail de contre-pouvoir. D'écrire des histoires par en bas. Même si nous comprenons maintenant que, pour le monde politique, nous ne sommes que des amateurs de printemps. Ils envisagent les arts et la création comme un apéro en terrasse. Mais la culture est un secteur avec un milliard de spécificités. On ne peut pas regarder le tout dans un même sac, du billet de Kinopolis aux ateliers de l'éducation permanente. Par ailleurs, le lien social, la nécessaire vitalité culturelle est d'autant plus indispensable en période de crise. Quand la vie brûle, la création ne peut pas être reportée. Les corps doivent se déplacer.

Et avant, comment était-elle perçue?

Avant la crise, la culture est racontée dans un tas de belles paroles: "ciment social" ou "vecteur d'émancipation". Tout le monde s'accordait à la dire plus qu'essentielle: indispensable. Et puis aujourd'hui, la vérité éclate (enfin!) Nous ne sommes ni essentiels, ni non-essentiels. Nous ne sommes rien. Sans intérêt. La conflictualité est inévitable: on ne peut s'accommoder d'une telle vision du monde.

Que révèle ce temps de crise?

La crise ne révèle rien de neuf, elle éclaire des problématiques préexistantes: des fragilités, des inégalités, des conflits d'intérêt. Une lutte des classes. En fait, la crise n'est qu'un miroir grossissant sur certains événements particuliers déjà présents. C'est une erreur pour le secteur culturel de vouloir se défendre en arguant qu'il représente autant d'emplois, autant de PIB. Et bien non, schnoll, rien du tout. On vous met à l'arrêt parce qu'en fait c'est le plus simple. Vous êtes déjà presque tous au chômage, ça ne nous coûtera pas grand-chose de vous arrêter.

Qu'est-ce qui vous veut?

Témoigner, raconter, colporter. Donner une voix aux visages qu'on ne voit pas. Dans la conscience que certains récits dominent l'histoire et que d'autres n'existent pas, sont empêchés, n'ont pas l'engrais pour pousser. Ça, c'est quelque chose qui motive l'écriture et, en tout cas, la nécessité de raconter, de faire théâtre par exemple. L'époque pose des questions véritables, fortes. Encore plus depuis un an. Je vais avoir 33 ans. Depuis que je suis né, en 1988, je n'ai connu que des politiques de restructuration de notre économie, pour soit-disant "optimiser" notre bien commun. Au milieu de cette dévastation et de cet ensemble de catastrophes annoncées, que reste-t-il comme espace de beauté, comme lieux de vie; comme force du vivant, comme force libératrice, comme espaces préservés de l'idéologie marchande?

L'acteur et auteur italien Ascanio Celestini est une personne importante dans votre parcours. Que représente-t-il



David Murgia dans la grande salle du Théâtre national à Bruxelles le 8 mars 2021.

"Le rôle de la culture, c'est d'exercer un contre-pouvoir. Écrire des contre-histoires par en bas. Et on nous empêche de jouer ce rôle-là, parce qu'on nous confine à un rôle d'amuseur ou de décompresseur pour le printemps."

David Murgia
Acteur et metteur en scène

à vos yeux?

Je l'ai rencontré au Festival de Liège quand j'étais encore étudiant au Conservatoire. Il venait de des spectacles très forts et très légers, accompagné seulement d'un musicien. Tout son travail se base sur le récit et l'oralité. Simple et vieux comme le monde. Anthropologue, il mène des entretiens, récolte les témoignages, construit ses histoires en préservant la distance nécessaire à l'intelligence du spectateur. Sa plume est violente, poétique et politique. Il travaille dans les quartiers de la banlieue de Rome et s'empare des quartiers et des populations qu'avait saisis à l'époque Pasolini. J'étais fasciné de découvrir que l'on pouvait fabriquer des histoires et les faire tenir au milieu des grands théâtres bourgeois exactement de la même façon que devant un piquet de grève.

Que vous a apporté la découverte de sa manière de travailler? Découvrir son travail a confirmé un sillon sur un des enjeux primordiaux à mes yeux du théâtre. Aller récolter des histoires d'invisibles, pouvoir les jouer dans divers endroits qui accueillent différents types de classes sociales, dans un opéra comme dans une petite librairie populaire de quartier.

Vos récentes interventions publiques ont été largement relayées...

Les actions avec le collectif #StillStandingForCulture (*) se font dans un mélange de joie et d'abattement. De la joie à enfin se retrouver alors que nos corps sont confinés, que nos pensées et nos actions sont paralysées et que l'on nous fait patienter. De se retrouver pour enfin remettre des idées en place. Retrouver une intelligence collective. Et de

l'abattement, parce que finalement on n'attend rien, le rapport de force est trop fort. Cela fait des mois que l'on essaie de faire percoler l'argument de "nous ne demandons pas un assouplissement mais un rééquilibrage solidaire". Cela fait des mois qu'il ne passe pas. Ce n'est pas qu'il n'est pas audible: on ne veut pas l'entendre.

Pour le moment, une partie de la culture se vit grâce à des captations, sur les plates-formes, virtuellement. Que pensez-vous de cette façon de faire?


J'ai toujours fait des captations. Je suis assez pragmatique là-dessus: c'est pour les artistes un outil de diffusion de leurs créations ailleurs dans le monde. En fin de parcours scénique, cela m'intéresse que mes spectacles passent à la télévision et qu'ils touchent d'autres types de public. Et je suis très content quand la télé programme un texte d'Ascanio Celestini. En ce qui concerne la captation en temps de pandémie, ce n'est pas une solution pour faire culture, absolument pas. On peut faire des podcasts, des captations si on veut (*Pueblo* est disponible sur Auvio, NdR), faisons tout ce qu'on peut, mais travaillons urgemment à ce que des corps se déplacent les uns en face des autres.

Comment voyez-vous le monde de demain? Si la crise que nous venons de vivre devait nous avoir ouvert les yeux, ce serait sur quoi?

Je veux me concentrer sur l'aujourd'hui. C'est maintenant que des intérêts contradictoires sont en train de travailler à ce qui se passera dans 4-5 mois. La crise dure depuis un an; elle durera peut-être encore un an de plus. C'est maintenant qu'il faut agiter les bonnes questions pour donner d'autres perspectives à l'avenir.

Ses recommandations

 www.stillstandingforculture.be
Sortir le 13 mars. Éteindre la télé, arrêter le streaming. Rencontrer, débattre. De la crise, de sa gestion et des enjeux politiques qu'elle soulève. Aller voir des artistes qui se produisent dans les marges. Faire Culture. Se déplacer.

 **Pasolini.** Son cinéma. *Accatone, La Ricatta, Mamma Roma, Uccellacci e Uccellini.* Tout revoir, et fêter. Le 5 mars 2022, les 100 ans du poète. Tout lire, même au hasard.

 **Le coffret des films de Chris Marker.** Valable pour dix confinements. Inépuisable.